Voix plurielles

Volume 1, Numéro 2 : février 2005

Alexandre Amprimoz

Éditorial

Citation MLA : Amprimoz, Alexandre. «Éditorial.» *Voix plurielles* 1.2 (février 2005).

Éditorial

Alexandre Amprimoz
Brock University

Février 2005

Pour ceux qui ont eu la curiosité de consulter ces pages il est clair que ce deuxième numéro était prêt depuis un certain temps. La clôture se fait maintenant avec un peu de retard. Un collègue qui a pris sa retraite disait toujours « festina lente » mais ici il faudrait plutôt dire : « Mea culpa ».

Les sept articles inclus dans ce numéro sont des versions remaniées des communications du Congrès de Winnipeg (2004). Ceux qui en douteraient ou ceux qui sont de nature nostalgique peuvent donner un coup d'œil à l'album photographique de Jean Ntakirutimana, le nouveau Robert Doisneau, le nouveau Jeanloup Fieff, le nouvel Alain Hanel et surtout le collègue sans qui Voix plurielles ne serait qu'un faible murmure.

Le ton de ce numéro de Voix plurielles est donné par Anik Houel dans son article « Adultère et romantisme » qui semble réduire la littérature à l'analyse du manque, mais de cette réduction renaît une perspective englobante sur des bases sémiotiques et freudiennes. Les résultats sont surprenants et stimulent la réflexion. Sur le corps de l'amant, c'est la trace de la mère que cherche la femme en quête de jouissance. Mais ne s'agirait-il plutôt pas d'un désir de confort, d'un impossible retour au sein maternel ? Jadis tabou, puis dicté par les mâles, il nous semble qu'il soit implicitement question de retour à l'origine, de retour au « Moi-peau ». Ce concept a évolué peu à peu vers la notion d'« enveloppe psychique ». En 1974 Didier Anzieu publiait dans la Nouvelle Revue de Psychanalyse une étude ayant pour titre « Le Moi-peau ». La communication d'Anik Houel confirme que ce concept a influencé non seulement le monde des cliniciens mais aussi celui des universitaires. En lisant son texte on se souviendra de ces fonctions du « Moi-peau ». L'épiderme est le contenant du corps, tout comme la conscience finit par enserrer l'appareil psychique. Les structures et la fonction de la peau procurent aux psychanalystes des métaphores utiles pour les guider dans leur réflexion et leur technique. Ce travail porte surtout sur Valentine de George Sand et démontre qu'il serait difficile d'analyser ce roman sans l'apport d'une certaine sémiotique narrative et d'une nouvelle psychanalyse.

Yvonne Hsieh soulève un aspect capital de cette jouissance et son étude aurait pu s'appeler « plaisir et pudeur ». Le critique nous présente ainsi une Chine à la fois discrète et libre en matière de sexualité. Le Complexe de Di a eu un grand succès. C'est l'histoire de Muo qui a étudié la psychanalyse en France, avant de retourner dans son pays d'origine. Il tente alors de corrompre un juge responsable de l'incarcération de sa fiancée, photographe arrêtée pour avoir divulgué des images interdites. Même si le ton est léger, le roman constitue une dénonciation de la corruption du

régime chinois. C'est du moins là l'opinion d'un bon nombre de critiques. Mais ce qui me semble plus important c'est la confrontation de la sexualité freudienne et la sexualité taoïste chez Muo, confrontation que relève si bien notre collègue. L'érotisme, selon les Taoïstes, repose sur trois principes qui n'ont rien de honteux mais qui privilégient l'harmonie, l'énergie vitale, et le mode de vie. Comment en arrive-t-on au complexe de Di ? L'absence du complexe de castration ne semble pas tout expliquer ici. Cet article ouvre de nouvelles perspectives tant au niveau théorique qu'à celui des applications.

Irène Oore se penche sur le lieu de la souffrance qui coïncide avec celui du plaisir, ce qui indique l'ambivalence de ses concepts incarnés par La Tentation de Saint-Antoine. La possibilité de l'intervention d'un Dieu cruel, une sorte de Démon jaloux et mesquin rejoint partiellement certains concepts propres aux théories gnostiques. En se penchant sur Les amants de l'Alfama de Sergio Kokis Irène Oore démontre que :

Il y a dans ce désir de mourir le désir d'inconscience : c'est que pour souffrir il faut être conscient du mal; Joaquim désire « s'endormir pour ne plus se réveiller » (AA 44), pour mettre un terme au supplice. Mais Joaquim ne se suicide guère. Ses pensées suicidaires n'étaient-elles que bravade? Ou encore les gestes d'amitié du capitaine Soares, ou de Dorinha ou d'un garçon de restaurant, des gestes d'une simple solidarité humaine de la part des inconnus l'ont dissuadé?

Ce simple passage résume bien une certaine réflexion sur le suicide et sur la mort, réflexion qui s'inscrit sur une tradition qui commence avec La Mort de Socrate, passe par Baudelaire pour peut-être finir avec Camus. Sergio Kokis, un écrivain qui a choisi de devenir Canadien et d'écrire en français voudrait bien réduire sa conscience au silence mais se rend compte que cette dernière, comme la Garde Impériale, « meurt mais ne se rend pas ».

En s'interrogeant sur la sexualité contemporaine Nathalie Dumas retrouve cette notion de jouissance. Elle évoque ainsi des frontières qui nous permettent de réfléchir sur les nuances qui existent entre l'érotisme et le plaisir. Son travail est fermement ancré dans la connaissance de la culture contemporaine. Cette profondeur se manifeste clairement dès le début du texte :

Frédéric Beigbeder, dans son dernier roman intitulé *Windows on the World*, en vient à la conclusion que, de nos jours, le Play-boy international n'est en fait plus qu'un célibataire en quête de jouissance, ne chassant que la femme superficielle ou la prostituée. Selon l'auteur, aujourd'hui le Play-boy international est une femme. Une Bridget Jones ou une Carrie Bradshaw de *Sex and the City* (Beigbeder, 178 et 231). Le type de femme qui fait peur, qui assume et expose sa féminité et son indépendance ainsi que sa sexualité. Catherine Millet, rédactrice en chef du magazine *Art Press*, est l'une d'elles. Dans *La vie sexuelle de Catherine M.*, publié en avril 2001, elle expose au grand public, d'une manière peu conventionnelle, les détails de sa vie sexuelle allant souvent au-delà de l'écriture dite féminine.

Mais ce qui m'a frappé dans cet article c'est une notion qui se manifeste implicitement dans cette étude. L'individu que l'on pourrait définir, faute de mieux comme "La femme Play-Boy" ne se limite ni à un seul partenaire ni à un seul sexe. La femme Play-Boy vivrait ainsi au sein d'un réseau d'échange sexuel. Parfois Nathalie Dumas semble contempler Catherine Millet avec une sorte d'horreur. Cette littérature n'est peut-être pas "une extension du genre pornographique". Il y a aujourd'hui, plus que jamais, des femmes complètement absorbées par leur carrière, un choix des plus légitimes. Le problème du réseau d'échange sexuel, si c'en est un, c'est un problème de situation. Nathalie Dumas a bien vu cette perspective quand elle fait allusion à « l'unicisme » de Bataille.

Quant à l'écriture du corps, elle est certainement représentée par Valérie Dusaillant-Fernandes, une écriture où Eros donne la main à Thanatos. C'est un texte écrit par une collègue qui est à la page et dont les références plus que pertinentes vont des premiers travaux de Roland Barthes aux dernières œuvres de Sylvie Germain. L'étude porte surtout sur Robert des noms propres, paru en 2002, d'Amélie Nothomb. Il s'agit d'une étude qui porte sur les rapports entre le corps scriptible et la violence. Cette violence s'exerce à partir du sujet sur lui-même : Une danseuse anorexique. La maigreur devient dans cette étude plus qu'un thème. On se demande tout de même si l'exemple est bien choisi pour illustrer la théorie du critique car ce roman ne me semble guère le meilleur de Nothomb et est farci de coquilles. Mais c'est là une autre question.

Dans le contexte canadien Marie Noelle Rinnie analyse une géographie de la violence et du viol, de l'excès masculin ; et rejoint ainsi un certain discours post-colonialiste. Nous avons ici une étude de deux romans de Nancy Huston : *Cantique des plaines* et *Nord perdu*. L'idée de révéler l'univers imaginaire de l'auteur à partir des points cardinaux pourrait s'inscrire dans la tradition des travaux de Jack Warwick. Ainsi, nul ne saurait nier la dimension mythique que prend le Nord dans la littérature canadienne. Cependant certains critiques semblent s'enfermer dans leur vision hyperbolique et n'hésitent pas à contredire l'auteur étudié.

En conclusion, il semble donc que chez Huston le parcours des personnages, ainsi que son propre parcours, s'établisse selon un grand axe d'orientation nord-ouest / sud-est. Dans ce sens, et quoi qu'elle en dise, Huston adulte et francophone, continue à bien appartenir à ce monde-ci, celui de l'Amérique du Nord, tout en vivant « là-bas ». Sa géographie littéraire imite l'histoire et l'économie du Canada et, comme dans son œuvre, la littérature canadienne continue à placer et déplacer ses personnages le long de cet axe mythique certes, mais ancré dans la genèse d'un pays. Huston est une « ouesterneuse » polyphone : ses voix sont celles des points cardinaux du pays de son enfance.

L'article de Lydia Lamontagne ne parle plus des « textes du sida » mais du « sida dans les textes ». La mort comme métaphore diraient certains, mais ce serait plutôt la mort de toute façon. Lydia Lamontagne étudie trois textes marquants : *Corps à Corps*, *Journal de sida*, d'Alain Emmanuel Dreuilhe ; *Cargo Vie*, de Pascal de Duve et *Cytomégalovirus*, *Journal d'hospitalisation* d'Hervé Guibert. Sur ce triste sujet, Lydia Lamontagne conclut : « savoir son corps mortellement atteint et être perçu non seulement comme déjà mort, mais aussi comme une tare porteuse de la mort sociale, obligent à se construire à partir du sida pour continuer à vivre tout simplement. »

Nous sommes en présence d'auteurs et de critiques contemporains qui semblent partager une identité quelque peu flottante. On pourrait les appeler des immigrants, mais ces derniers ne sont

pas tous des déracinés. Ces derniers tentent de retrouver un certain équilibre au sein d'espaces à la fois ludique et privé. C'est cette expérience qui explique l'importance du thème de la jouissance. Quel est le sens de cette poursuite du plaisir en toute liberté ? A une époque d'actes terroristes, de conflits, tant idéologiques que religieux, et de désastres où semble bien se manifester le fléau de Dieu, on pourrait s'interroger sur la signification de ce choix qui privilégie l'intime. La violence et l'humiliation perpétrées sur les corps des prisonniers n'est pas sans rappeler le vaincu d'Alésia étranglé dans une cellule romaine six ans après sa défaite. C'est donc la violence alimentée par la vengeance qui parfois peut expliquer un phénomène ou le plaisir n'est autre chose que « la conscience dans le mal », comme disait déjà Charles Baudelaire. Ces études peuvent éclairer le cercle vicieux qui pour combler le manque de jouissance initial finit dans la triste violence de Abu Ghraib, violence qui n'est plus l'exception. Nous pensons donc continuer à explorer ce thème avec le prochain numéro.

Alexandre Amprimoz
Brock University